

**Alain Gurly**

# **Les derniers jours du Mas des Brusses**

**Inclus dans la série des enquêtes de  
Phino le berger**

**Vol 8**

2014

**Du même auteur :**

***Chroniques, Contes :***

- "Adieu ma Cévenne" en 1992 (Lacour) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc

"Les Carnets du Rébousié" en 2001 (Impr. Jouve - Paris)

- "Histoire de La Grand Combe" en 2006 (Editions Ecrits d'Oc)

- "Les Nouveaux Carnets d'un Rébousié" (2007 - Ecrits d'Oc)

**Romans policiers de terroir :**

***La saga du mas des Brussés :4 volumes***

1-« La Clède de la Jeune Morte », (2008)

2 - « L'affaire de la Fête aux Champignons » (2010)

3- Les trois crimes du Pont aux merles (2011)

4- La malédiction du mas des Brussés (2012)

**Nouvelles :**

- Histoires et récits cévenols (2008)

- La Cloche et autres nouvelles cévenoles (2011)

- Voyage avec une âme à travers la Cévenne (2013)

**Poésie :**

Sociétaire de la Société des Poètes Français-

Titres des recueils poétiques disponibles :

- Cévennes, pour toujours (2011)

- « Les Fables de mon jardin » (2010)

Sur Internet : Site littéraire et poétique : <http://versamoi.free.fr>

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup>alinéa), d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustrations, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou ses ayants droit ou ayant cause est illicite" (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.



*À la mémoire d'Aimé Vielzeuf, résistant et chantre de la Résistance dans les Cévennes, homme de cœur, sans lequel je n'aurais sans doute jamais publié une ligne...*

*Mes remerciements vont à Roger Roux pour sa documentation sans faille...*

**A.G**



## Préface

### Alès sous l'Occupation

Le 11 novembre 1942 les chars allemands franchissent la ligne de démarcation et se ruent vers le sud de la France qui est à son tour occupé. Les Allemands arrivent à Alès à la fin du mois de novembre 1942.

Les premiers arrivants sont des soldats qui dans le civil sont des employés du chemin de fer de la « Reichsbahn ». Ils sont affectés à la gare d'Alès où ils prennent en mains la régulation du trafic ferroviaire. Ils portent un uniforme gris bleu alors que les autres soldats de la Wehrmacht portent l'uniforme « Feldgrau », gris-vert.

Les troupes allemandes vont loger à l'école du Palais, rue Michelet, au lycée de garçons J.B. Dumas et à l'école du Quai. La Kommandatur s'installe à la sous-préfecture, la Gestapo à l'hôtel du Luxembourg, devenu de nos jours le cinéma « Les Arcades » place Gabriel Péri et la milice au Grand-Hôtel, place Gabriel Péri aussi.

Le couvre-feu est instauré dès la tombée de la nuit. Les rues d'Alès privées de l'éclairage public et de celui des vitrines sont donc plongées dans le noir. C'est sinistre ! Même dans les maisons on calfeutre les fenêtres pour neutraliser la lumière, le soir venu !

Quelques rares voitures sont autorisées à circuler. Celles dites prioritaires qui assurent le ravitaillement et celles des médecins. Comme il n'y a plus d'essence ces véhicules sont équipés de gazogènes fonctionnant au charbon de bois ou avec de longues bouteilles de gaz de ville fixées sur le toit de la voiture. Pour assurer la défense passive, le verre des phares de ces autos est passé à la peinture bleue. Seule une petite partie au centre du verre n'a pas été peinte pour permettre la diffusion d'un peu de lumière pour éclairer la route la nuit.

Comme partout en France l'alimentation est rationnée. Il y a des tickets pour toutes les denrées, les magasins sont pratiquement vides et le jour où ils sont approvisionnés il y a la queue devant la porte.

On peut voir dans la vitrine un écriteau : aujourd'hui distribution d'huile ou de pâtes ou de sucre. Les légumes sont rares car pris par l'occupant. Néanmoins on peut trouver en provenance de La Prairie, des topinambours, des rutabagas, rarement des pommes de terre.

Le marché noir s'instaure. Beaucoup d'Alésiens prennent le train pour aller se ravitailler en Lozère afin de se procurer un peu de beurre, de la charcuterie ou une volaille.

De temps à autre les blindés allemands sillonnent les rues de la ville, les troupes défilent aussi en chantant.

Ces troupes d'occupation font le bonheur des maisons closes d'Alès. Les officiers fréquentent « Le Renaissance », rue Guiraudet, qui leur est exclusivement réservé, les autres soldats de la Wehrmacht vont au « Florida » rue Cavalerie, au 4 de la rue Tisserie, ou « Aux Platanes » avenue Jules Guesde dont le tenancier était un certain Reynaud dit « Bretelle », chef de la milice. Il sera fusillé plus tard par les SS.

Mais en 1944, après le débarquement des troupes Alliées sur les côtes de la Méditerranée, c'est la débandade dans les rangs de l'armée allemande. Les soldats de la Wehrmacht quittent Alès, désertant leur unité. Beaucoup d'entre eux volent des vélos pour fuir !

Ainsi s'achevaient, avec la Libération, deux ans d'occupation nazie de sinistre mémoire que les anciens Alésiens et Cévenols n'ont pas oubliée.

Roger ROUX





## PROLOGUE ET AVERTISSEMENTS

J'ai longtemps hésité à rédiger une espèce de « coda » à la saga du Mas des Brusses, car ici il n'y a pas d'enquête au sens propre du terme, comme dans les histoires précédentes, ni intervention de mon vieil ami Phino le berger.

Ce roman n'est donc pas une véritable continuation de cette saga de type policier, qui est composée des quatre premiers titres. Et cela, bien qu'on y retrouve la plupart des personnages de ces romans, mais pas tous. Entre autres, le vieux berger détective, Phino, est décédé à la date où commence cette histoire. (Cf la nouvelle : « Phino s'en va »...)

Les personnages reviennent donc ici, mais dans un contexte très particulier, celui de l'occupation allemande à Alès, en 1944.

Ce roman est en fait une suite des précédents mais pas dans le même genre. Ce changement n'est pas entièrement dû à mon bon vouloir. Il est fonction du séisme provoqué dans toutes les régions de la France par le conflit de 1939-1945. Car il y a longtemps que je projetais d'écrire un roman dont l'intrigue se situerait aux pires moments de la Résistance en région alésienne. Je me suis donc résolu, après quelques hésitations, à faire évoluer mes personnages dans ce contexte si particulier où les Cévenols, comme tant d'autres, ont dû, non plus vivre leur vie dans leur patrimoine ancestral, mais tout simplement le défendre.

Comme les villageois des Esquinades et les habitants du mas des Brusses avaient tous, en quarante-quatre, l'âge d'être des acteurs de ce drame, il m'a semblé que je devais leur rendre cette justice de les faire revivre et lutter à cette douloureuse époque.

D'où ce livre.

Quelles étaient en effet les circonstances dans lesquelles la ville d'Alès et les Cévennes en général se trouvaient pendant l'occupation ? Toutes les références historiques que l'on pourra trouver dans ce roman proviennent, pour la plus grande partie, des ouvrages d'Aimé Vielzeuf, dont on ne dira jamais assez la qualité dans le domaine des renseignements et des témoignages apportés.

Au début du mois de mai 1944, les Alésiens virent débarquer une quarantaine de Waffen SS qui établirent leur quartier général à l'hôtel du Luxembourg par une réquisition obtenue *manu militari* à la mairie.

Il s'agissait de l'unité 15 727, dite «compagnie de Brandebourg».

Chose curieuse, ces soi-disant Brandebourgeois parlaient tous un français impeccable...

À la mi-juin 1944 arriva une quarantaine de miliciens français à la solde de Vichy.

Ces derniers vont réquisitionner eux, le Grand Hôtel.

Pendant toute cette période, Waffen et miliciens vont terroriser toute la région. Pour tout le monde et pas seulement pour les patriotes, les résistants et les maquisards, va s'ouvrir une période d'insécurité épouvantable. On contrôlait les identités des personnes sans arrêt. Dans la rue, dans les autocars, dans les trains, dans les cinémas. On arrêtait les gens sur des dénonciations bien souvent anonymes, ou sur de simples bavardages inconsidérés.

Le fort Vauban, où se situait alors la maison d'arrêt fut le théâtre de hideuses tortures et de crimes organisés par des brigands de bas étage, sous le prétexte de traquer les « terroristes ». Des soldats allemands en assuraient la garde et la surveillance, la Kommandantur étant installée dans la sous-préfecture, rue Pottier, au-dessous de l'avenue de la gare, à Alès. C'est dans ce cadre inquiétant et à cette sinistre époque, où tout grouillait de soldats, d'espions, de délateurs, de collaborateurs vichystes, de patriotes, de maquisards, que se situe ce livre.

Bien évidemment si le contexte historique a été respecté, le roman lui-même est totalement imaginaire. Il ne faut donc pas y chercher une absolue précision historique ou géographique, y compris dans l'organisation des lieux, des quartiers, la configuration des rues, des ruisseaux et des rivières, comme, par exemple, pour l'épisode du coup de main sur le dépôt de la gare d'Alès. On me pardonnera aussi d'autres inexactitudes de détails, nécessaires à l'intrigue de ce qui reste un roman.

De même, j'ai simplifié au maximum l'organisation des maquis de la région pour en clarifier la compréhension, car l'imbrication des divers groupes était extrêmement complexe.

En effet, leur création et leur appartenance politique avaient été assez anarchiques dès l'origine, et leur regroupement, leur unification restèrent toujours problématiques jusqu'à la Libération. Toute allusion, ou référence à des personnes ayant réellement existé serait pure coïncidence...

Sauf bien entendu, pour les personnages historiques, et les héros trop souvent anonymes de la Résistance en Cévennes, comme celui de l'épisode du chien de Lucien, que j'ai entièrement adapté d'un récit d'Aimé Vielzeuf...

Encore une fois, ceci est seulement un roman.

*A.G*

*Mars 2013*

Première Partie

**ANDRÉ**





## Hôtel du Luxembourg

Il faisait très beau en ce mois de mai 1944.

Les platanes, les marronniers, aux alentours du lycée Jean-Baptiste Dumas à Alès, avaient commencé à revêtir leur ramure de feuilles nouvelles. Il était environ onze heures du matin. La matinée aurait pu être belle, mais les alésiens n'en avaient cure. Les temps étaient durs et la vie difficile...

Depuis deux ou trois jours, une chape de peur s'était abattue sur la ville. En effet il n'était plus question que de contrôles d'identité, d'interrogatoires, de contrôles de papier, partout, à la gare, dans les rues, dans les autobus, en tout lieu.

Un climat sourd de suspicion, de délation et de crainte, proche de la panique, s'était abattu sur la ville. On ne parlait plus que des « *Vaffins* »

Une mamé avait déclaré en patois dans une épicerie où elle faisait la queue pour un peu de sucre :

*Aquesto cop, aqualles d'aqui soun de la mèna que tùio !*

« Cette fois, ceux-là sont de la variété qui tue ! »

Ce qui aurait pu être amusant, hors de ce contexte bien réel.

Ce jour-là, deux jeunes garçons, venant apparemment de la direction du lycée, descendaient la rue Docteur Serres en parlant à voix basse. Depuis deux ou trois jours, à Alès, on parlait à voix basse dans les rues, dans les cinémas, dans les bistrotts, dans les commerces, et même chez soi.

— André, disait le premier, je ne reviendrai ni en ville, ni au lycée, cet après-midi, ni demain, ni après. Je m'en vais. Mes parents veulent que je parte. D'ailleurs, on nous a dit que les troupes allemandes vont occuper tout le Lycée...

C'était un garçon grand, assez maigre, aux cheveux blond filasse et aux yeux clairs. Il pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans.

André Cabusse s'arrêta net et le regarda.

— Tu t'en vas où, toi ? murmura-t-il, réponds-moi, Roger ?

André était du genre plus petit, mais massif et trapu. Il portait des cheveux châtain foncé coupés courts. Il braqua deux yeux noirs sur son copain.

Roger soupira et ils se remirent à marcher.

— Tu sais ce que me disent mes parents ?

Ses parents tenaient une charcuterie dans le faubourg du soleil.

André soupira aussi.

— Ouais ! J'entends ce discours continuellement. André, il faut que tu te caches ! Tu as l'âge de te faire prendre et envoyer au STO.<sup>1</sup> Même mon oncle Augustin me tient ce raisonnement.

— L'inspecteur ? demanda aussitôt Roger machinalement.

— Oui. Ils veulent m'expédier dans un mas perdu au fond d'un serre du côté de Portes. Chez des parents de ma grand-mère du Brès... Ils y ont déjà envoyé ma sœur et ma cousine. Ils marchèrent lentement en silence.

— Tu sais, André, ils sont à l'hôtel du Luxembourg ?

— Qui, ils ? Les Allemands ?

— Oui, en fait non... Les SS. Ils sont arrivés depuis lundi dernier.

— C'est quoi, exactement, les SS ?

— Les Waffen SS, à l'origine, étaient une espèce de milice créée par Himmler pour la protection rapprochée d'Hitler. Mais maintenant, ils ont mis le grappin sur tout. Même sur l'armée allemande, ils font une concurrence redoutable à la Gestapo. Ils sont aux ordres exclusifs d'Hitler et d'Himmler. C'est un état dans l'état. Ce sont des fanatiques et on les recrute partout, dans tous les milieux sociaux et tous les pays occupés par les Allemands. Ceux qui arrivent ici, il paraît qu'ils parlent tous français parfaitement !

André serra les dents.

— Des salopards ! dit-il sourdement.

— Chut ! dit Roger. Ferme-la ! Les rues ont des oreilles. Déjà il y avait des collabos partout, mais depuis qu'ils sont là, c'est pire. Mon père m'a dit de me méfier de tout, même de ses voisins, des civils, de tout le monde.

— Mon père aussi... !

Tout en parlant, ils arrivaient en bas de la rue.

— Attends un peu, dit André en prenant Roger par l'épaule. Avant de déboucher sur la place Gabriel Péri, il vaudrait mieux jeter un coup d'œil pour voir si la voie est libre. Ils ont mis des gardes partout, ils patrouillent dans la ville. Il faudrait faire attention, parce que, même des jeunes de dix-sept ou dix-huit ans comme nous, ils les attrapent pour les envoyer travailler en Allemagne...

— Tu as raison. Tu as posé ton vélo où ?

— Au commissariat, mon oncle me le garde. Sans ça, comment veux-tu que je remonte au mas, ce soir ? Remarque bien que je l'ai eu fait à pieds !

---

<sup>1</sup> Service du Travail Obligatoire. Équivalait à une déportation en Allemagne.

Roger regarda autour d'eux. La rue était quasiment déserte.

Quelques commerces avaient ouvert leurs portes et, déjà, il y avait une queue de personnes qui attendaient pour échanger leurs tickets contre quelques maigres victuailles.

Car, si à la campagne on pouvait encore se sustenter en élevant lapins, porcs ou volailles, en cultivant quelques légumes, rutabagas ou topinambours –et encore pas toujours à cause des réquisitions- dans les villes on ne trouvait pas grand-chose pour subsister quotidiennement.

Les tickets de rationnement étaient devenus une denrée plus précieuse que l'or. L'argent liquide ne valait quasiment plus rien...

Les gens avaient faim.

Sur une devanture, un écriteau proclamait :

« *Aujourd'hui arrivage de margarine et de sucre* »

Les bistrotts surtout étaient ouverts, où l'on servait un café à forte odeur d'orge grillé... Mais la clientèle restait rare. On délaissait les lieux publics où les contrôles d'identités étaient fréquents. Ceux qui les fréquentaient étaient regardés avec suspicion...

André et Roger savaient très bien qu'ils auraient dû éviter ce coin-là, et passer par ailleurs, mais une sourde envie de connaître exactement ce qui se passait les tenait et leur faisait oublier la prudence. Ces redoutables Waffens dont tout le monde parlait à voix basse, ils désiraient, tous les deux, savoir de quoi ils avaient l'air...

Ils s'approchèrent donc doucement de l'angle de la rue et passèrent la tête précautionneusement pour regarder à droite vers l'hôtel du Luxembourg.

Juste à ce moment, une patrouille de deux soldats sortit et s'engagea dans la rue à droite de l'hôtel.

Devant la porte se tenait un homme de garde, en tenue brune, avec un revolver à la ceinture et une matraque qu'il faisait négligemment sauter dans sa main droite. Il portait des bottes de cuir noir. Le garde leur tournait le dos, car il regardait arriver ce qui devait être un gamin de huit à dix ans. Cet enfant suivait le trottoir et avançait dans la direction du garde. Il portait un sac vide. Derrière lui, à dix mètres, un homme très âgé arrivait aussi.

Lorsque le garçonnet se trouva tout près de lui, il voulut le contourner pour passer. Ce dernier l'attrapa par le collet et lui envoya en même temps un vigoureux coup de pied dans les fesses. Le petit fit un vol plané avant de s'écrouler dans la rue. Le garde ricanait sans un mot. Le vieil homme qui arrivait voulut protester. Il n'en eut pas le temps. Le Waffens lui envoya deux énormes gifles qui renversèrent le vieillard à côté du gamin. Ils se relevèrent avec peine. Le garde cria dans un excellent français :

— Passez au large ! Ce trottoir est interdit ! Tachez de vous en souvenir !



Il faisait toujours sauter sa matraque d'un air arrogant. On voyait qu'il accomplissait tout cela avec satisfaction.

André et Roger s'étaient rencognés rapidement dans l'angle du mur. Ils se regardèrent. Roger était bouleversé. André avait un masque de pierre et ses yeux noirs avaient pris un éclat d'une dangereuse dureté.

Le jeune homme avait hérité de sa mère Linette un caractère entier et un courage de fer.

— Ça ne peut pas durer comme ça ! siffla-t-il entre ses dents serrées. Je ne vais pas m'enfuir, ni me terrer aux Brusses. Je vais voir mon oncle au commissariat. Toi, passe par la rue Mandajors pour rentrer chez toi. Ne bouge pas de là-bas. Je te tiendrai au courant. Je ne veux pas partir au STO, je vais rejoindre le maquis. Je veux leur rendre autant de coups de pieds au cul que ce qu'ils en distribuent !

— Moi aussi ! dit Roger. Mais je ne sais pas à qui m'adresser...

— Moi je sais, dit André. Allez. Cache-toi ! Je te tiens au courant. Le lycée, c'est terminé pour moi ! D'ailleurs, j'ai vraiment l'impression d'avoir autre chose à faire !

— C'est ça, approuva Roger. On a autre chose à faire !

— Ils se séparèrent. Antoine prit la rue Mandajors.

André remonta la rue Docteur Serres...

Ayant rebroussé chemin, il allait à pas pressés, les mains dans les poches de son pantalon. La rue était quasiment déserte. Quelques rares passants se hâtaient vers leur domicile.

André réfléchissait.

«Il ne faudrait pas que je me fasse ramasser, ce serait trop bête ! Il est grand temps qu'on dégage d'ici ! Voir d'abord mon oncle, puis mes parents... Allez, vite, mon ami, mais ouvre l'œil, ce n'est pas le moment de se faire cueillir. La ville grouille d'Allemands, de Waffen. Il ne manquerait plus que la Milice de Vichy ! »

André ne croyait pas si bien dire. La Milice allait arriver au mois de juin et s'installer aussi place Gabriel Péri dans le Grand Hôtel. Les soldats allemands allaient finir d'occuper la totalité du Lycée, mis en vacances prolongées !

Mais ce que les Allemands, les Waffen et la Milice ne savaient pas plus qu'André, c'est que le débarquement de Normandie aurait lieu le 8 Juin...

Seulement, les troupes allemandes étaient déjà en pleine débandade en Italie, et les occupants se doutaient bien, dès ce moment-là, que c'était pour eux le commencement de la fin.

## Commissariat Central de police d'Alès

Au moment où André arrivait sur la place d'Armes, juste au-dessous du fort Vauban, une voiture allemande frappée de la croix gammée, escortée de deux motards, le pistolet mitrailleur en bandoulière, sortait du Commissariat pour se rendre avenue de la gare où se trouvait le quartier général de la Kommandantur.

Le jeune garçon s'arrêta dans une encoignure de porte cochère et n'en sortit que lorsque l'équipage eut disparu.

Ensuite, rapidement, il s'engouffra dans le commissariat central, grimpa à l'étage sans rencontrer âme qui vive, et se précipita vers le bureau où se trouvait son oncle, l'inspecteur principal Augustin Pignon.

Il frappa à la porte. Par chance, Gustin était là. Il parut très surpris de voir son neveu, et surtout inquiet.

— André ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— L'oncle, répondit André, il faut que je te parle de toute urgence.

Gustin regarda attentivement André. Il remarqua immédiatement le teint blême, les yeux durs et le masque figé.

— Hou la ! dit-il doucement. Quelle tête ! Tu me fais penser à ta mère ! Alors, raconte-moi... Et assieds-toi d'abord.

Il poussa une chaise vers André qui s'assit. Puis il alla ouvrir la porte munie d'une vitre martelée, jeta un coup d'œil dans le couloir. Il revint s'asseoir en boitant. Gustin avait maintenant cinquante-sept ans. Il grisonnait, mais ses yeux restaient vifs et inquisiteurs.

— Tu as des nouvelles d'Antoine ?

Antoine, le fils aîné de Gustin et de Phonsine avait vingt-et-un ans passés. Il avait été mobilisé, et fait prisonnier au début de la guerre...

Gustin était devenu sombre.

— Non. Il y a presque six mois que nous n'avons plus de nouvelles de lui. Ta tante en est malade...

— Et Delphine ?

Gustin sourit tristement.

— Ne t'en fais pas pour elle ! Adeline et Delphine vont bien.

La sœur d'André, Adeline, et la sœur d'Antoine, Delphine, avaient été mises à l'abri par leurs parents dans un mas perdu entre le château de Portes et Chamborigaud.

— Je ne veux pas aller les rejoindre ! prononça tout à coup André d'un ton catégorique.

— Lucien t'a expliqué ! Je te répète que je ne veux pas qu'il t'arrive la même chose qu'aux autres qui se sont fait prendre et envoyer au STO. Va te planquer, petit ! C'est ce que tu as de mieux à faire.

Lucien était le père adoptif d'André puisqu'il avait épousé Linette en secondes noces. André savait tout cela et l'appelait indifféremment Lucien ou papa... Son père Emilio avait été tué lors de l'affaire du Pont aux Merles, bien des années auparavant...

André resta silencieux un moment. Son oncle l'observait sans mot dire.

— Tout à l'heure, avec mon copain Roger, nous avons failli passer sur la place Gabriel Péri en face de l'hôtel du Luxembourg...

Gustin sursauta.

— Tu le fais exprès ! En face des Waffen. Un coup pour vous faire arrêter. Mais ça ne va pas, non ? Tu ne le savais pas qu'ils se sont installés là-dedans depuis plus d'une semaine ?

— Non, je savais qu'ils étaient à Alès mais je ne savais pas qu'ils logeaient là. Heureusement, Roger le savait. On s'est méfié, on a bien fait. Le soldat de garde a failli assommer un gamin et un papé à coups de pieds et de gifles...

André avait relevé la tête et ses yeux noirs brillaient de fureur.

— Ça ne va pas comme ça, l'oncle ! Je ne vais pas aller me planquer aux Brusses avec papa et maman, comme un nourrisson ! On en a discuté avec Roger, et nous allons essayer de rejoindre un maquis quelque part. On murmure qu'il y en a un vers le Pendédis...

— Tu en as parlé à ton père ? Et à ta mère ?

— Non. Je ne vais rien leur dire du tout... Nous allons filer en douce Roger et moi. Mais je voulais que tu le saches, pour pouvoir les rassurer... quand nous serons partis !

Gustin regardait son neveu. Il réfléchissait à toute allure. Il se leva prit son chapeau et sa veste.

— Viens avec moi ! dit-il brièvement. On va parler de ça dans un endroit discret.

Les couloirs étaient déserts.

— Les soldats de la Kommandantur ont fait le vide ici, constata Gustin. Ils sont venus exiger encore quelque chose du commissaire. Je ne voudrais pas être à sa place...

Dans la cour, il y avait deux voitures à gazogène. Gustin ricana.

— Ils nous ont laissé ces deux engins qui marchent à peine. Voiture de fonction ! Tu parles ! Une pour le commissaire, une pour

moi. On va en profiter tant que ça « fonctionne » encore un peu, et ça ne va pas durer. Allez, monte !

— Et mon vélo ! s'exclama André.

— Fourre-le derrière ! Il y a de la place. Je te ramène jusqu'aux Esquinades.

André voulut protester.

— Tu vas te faire contrôler !

— J'ai mes papiers en règle et mon autorisation de policier, pour le moment ! Mais, même cela, ça ne va pas durer ! Nous aussi, ils nous surveillent, et en plus, on est facile à surveiller. Toi, tu rentres à la maison, tu ne dis rien à ta mère. Ton père, je m'en charge. Et ne bouge pas, je vais voir ce que je peux faire.

André le regarda avec une figure où seules les lèvres avaient esquissé un demi-sourire.

— Il me semblait bien que tu pouvais faire quelque chose, dit-il en s'asseyant.

— Vraiment, dit Gustin, il te le semblait tant que ça ?

— Ne me prends pas pour un imbécile, mon cher oncle. Tu crois que je n'ai pas remarqué vos manèges à toi, et à mon père ? Tu crois que je n'ai pas vu vos apartés, vos coups d'œil entendus et vos conciliabules discrets. Et tu crois que ma mère ne l'a pas vu non plus ?

Gustin poussa un gros soupir.

— Il n'y a pas à dire, tu as hérité de Linette. Tu seras incorrigible toute ta vie, comme elle... Toujours à mettre son nez partout !

André sourit pendant que Gustin prenait place au volant.

— Tu voulais partir seul ?

— Eh bien, non, avec Roger. Je te l'ai dit !

— Roger qui ?

— Lacassin, le fils du charcutier du faubourg du Soleil.

— Ah ! Je connais. Ta tante s'y sert.

Car Gustin habitait après la Pierre Plantée, à la sortie d'Alès vers Nîmes.

L'inspecteur réfléchit un moment.

— On s'en va. Et surtout, ne dis rien à personne. Tu entends ? À personne ! Même pas à tes parents, je m'occupe de tout.

Dans un vacarme infernal et lâchant un panache de fumée, la voiture s'ébranla vers les faubourgs nord-ouest de la ville.

— Tu auras de mes nouvelles, mais pas directement. On te contactera dans quelques jours. Le gars qui te parlera viendra de la part de Lacabre. Et lui s'appelle Lescoube !

Tu as compris ? Je m'occupe aussi de Roger, mais toi, tu ne le vois plus d'ici là !

— *La cabra ?* répéta André, souriant, en utilisant le mot occitan. *L'escoba ? Es una lenga que los Bochas sàbon pas !<sup>2</sup>*  
Ça va ! C'est noté !

FIN DE L'EXTRAIT

---

<sup>2</sup> Mots occitans : la chèvre et le balai.  
C'est une langue que les allemands ne connaissent pas !